

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une chambre à demi démeublée : un grand fauteuil de malade est au milieu. Figaro, avec une toise, mesure le plancher. Suzanne attache à sa tête, devant une glace, le petit bouquet de fleurs d'orange, appelé chapeau de la mariée.

Scène I

FIGARO, SUZANNE.

Figaro. Dix-neuf pieds sur vingt-six.

Suzanne. Tiens, Figaro, voilà mon petit chapeau : le trouves-tu mieux ainsi ?

Figaro *lui prend les mains.* Sans comparaison, ma charmante. Oh ! que ce joli bouquet virginal, élevé sur la tête d'une belle fille, est doux, le matin des noces, à l'œil amoureux d'un époux !...

Suzanne *se retire.* Que mesures-tu donc là, mon fils ?

Figaro. Je regarde, ma petite Suzanne, si ce beau lit que monseigneur nous donne aura bonne grâce ici.

Suzanne. Dans cette chambre ?

Figaro. Il nous la cède./

Suzanne. Et moi je n'en veux point.

Figaro. Pourquoi ?

Suzanne. Je n'en veux point.

Figaro. Mais encore ?

Suzanne. Elle me déplaît.

Figaro. On dit une raison.

Suzanne. Si je n'en veux pas dire ?

Figaro. Oh ! quand elles sont sûres de nous !

Suzanne. Prouver que j'ai raison serait accorder que je puis avoir tort. Es-tu mon serviteur, ou non ?

Figaro. Tu prends de l'humeur contre la chambre du château la plus commode, et qui tient le milieu des deux appartements. La nuit, si madame est incommodée, elle sonnera de son côté : zeste, en deux pas tu es chez elle. Monseigneur veut-il quelque chose ? il n'a qu'à tinter du sien : crac, en trois sauts me voilà rendu.

Suzanne. Fort bien ! Mais quand il aura tinté, le matin, pour te donner quelque bonne et longue commission : zeste, en deux pas il est à ma porte, et crac, en trois sauts...

Figaro. Qu'entendez-vous par ces paroles ?

Suzanne. Il faudrait m'écouter tranquillement.

Figaro. Eh ! qu'est-ce qu'il y a, bon Dieu ?